

Mialy Andriamananjara, écrivaine malagasy à Washington DC

« Ecrire est pour moi un cordon ombilical »

Mialy Andriamananjara est une femme bien occupée. Etoile montante parmi les écrivains malgaches, elle vit et travaille à Washington DC au sein de la Banque Mondiale. Entre sa famille à gérer et ses mille et une autres activités extraprofessionnelles, elle se confie. Rencontre.



Bonjour Mialy Andriamananjara, vous vivez et travaillez actuellement au sein de la Banque Mondiale, pouvez-vous nous donner un rapide aperçu de votre parcours ?

Je suis née et j'ai grandi à Antananarivo. Mes parents, fonctionnaires internationaux, ont tenu à rentrer à Madagascar, pour élever leurs enfants dans un environnement malagasy. J'ai fréquenté l'école Sacré Coeur Antanimena de la maternelle jusqu'à la terminale. Puis j'ai décroché une bourse d'excellence pour des études d'ingénieur en France. J'ai passé deux dures années en classes préparatoires au lycée Janson de Sailly à Paris, avant d'intégrer l'Institut National des Télécommunications. J'ai ensuite atterri à New York pour travailler aux Nations Unies. Puis j'ai décroché mon MBA en Finance et en ce moment, je travaille sur la modélisation et gestion de risque financier au sein de la Société Financière Internationale, branche de la Banque Mondiale à Washington DC.

Donc un parcours qui a priori n'indique aucun intérêt pour la littérature, mais en fait, dans ma famille, on encourageait beaucoup deux filières : l'ingénierat et la médecine, en disant que les lettres ne nourrissaient pas son homme. Tout cela malgré le fait que depuis mon arrière-grand-père, qui a publié un livre en 1898, depuis trois générations, il se trouve au moins un homme (ou une femme) de lettres dans notre famille.

Votre nouvelle "Fresh off the boat" a été publiée l'an dernier au sein du recueil "Chroniques de Madagascar". Est-ce que la nouvelle est une forme de littérature que vous affectionnez ? Pourquoi ?

Mon emploi du temps et mon tempérament me permettent d'écrire des nouvelles courtes et intenses. J'écris mes nouvelles souvent d'un jet, lors de nuits d'insomnie. « Fresh off the boat » a été écrit ainsi, et a souffert de très peu de re-écriture.

Dans cette nouvelle, vous relatez l'histoire d'une jeune malgache, Anjara, qui débarque aux Etats-Unis, complètement perdue. Y a t il un fond autobiographique ou bien vous inspirez-vous de témoignages vécus et entendus de compatriotes ?

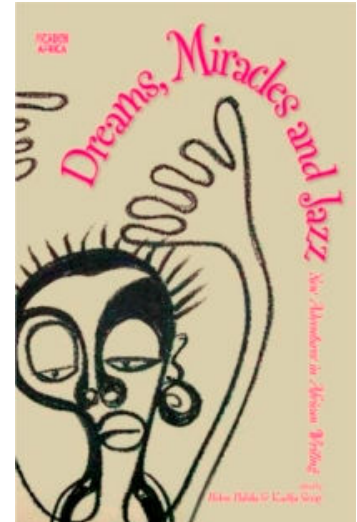
C'est une question qui m'est souvent posée. Non, je suis arrivée dans des conditions idéales aux Etats Unis. Je suis aussi arrivée par mes propres moyens, sans dépendre de personne, car je suis venue pour travailler pour les Nations Unies à New York. Ceci dit, comme l'héroïne de « Fresh off the Boat », j'ai débarqué à Newark, le même aéroport, et je me suis inspirée de mes observations pour décrire l'environnement. Le reste est pure fiction. Il y a un tel maelström d'activités et de personnes à New York, que je me suis demandée ce qui arriverait à une jeune femme qui débarque comme ça, sans les ressources qui m'étaient offertes.

Néanmoins, je me retrouve à m'inspirer de vies autour de moi, et comme beaucoup d'auteurs, je "vole" des incidents ici et là, un mélange de mes expériences et des témoignages qui me parviennent.

Un peu gênant parfois car dans la communauté malagasy, il y a une tendance à assimiler l'auteur à ses personnages des romans. Donc non, je ne suis pas absolument pas Anjara.

Avez-vous d'autres projets littéraires en cours d'édition et de rédaction ?

Je viens de publier une nouvelle écrite en anglais, "Promised Land", dans une anthologie de nouveaux écrivains africains. Cette dernière s'appelle "Dreams, Miracles and Jazz" et est sortie chez Picador Africa au mois de Février. C'est une anthologie qui comprend de nombreux auteurs africains en pleine ascension, certains ont gagné le prix africain anglophone le plus prestigieux : le prix Caine, parrainé par des prix Nobel comme Nadine Gordimer ou J.M Coetzee. Je suis très fière de ce que les éditeurs m'aient incluse. Je suis contente aussi que Madagascar soit représenté. Cela permet aux auteurs malgaches de sortir du cocon francophone.



Quels sont vos thèmes de prédilection dans vos écrits ?

Mes thèmes de prédilection reflètent mon expérience d'immigrée et mes souvenirs de Madagascar. J'aime parler des vécus quotidiens des immigrés, des questions d'identité et d'adaptation. « Promised Land » est une histoire centrée sur ce qu'un immigré perd et gagne, pas seulement économiquement, mais culturellement et familialement. C'est l'histoire d'une famille malagasy qui depuis trente ans se raccroche à l'espoir de retourner un jour à Madagascar, et du décalage qui s'ensuit entre leurs souvenirs et la réalité. Après trente ans, il devient difficile de décider si la terre promise est le pays d'accueil temporaire ou le pays d'origine...

Ecrire est aussi pour moi mon cordon ombilical à Madagascar, un moyen de me rattacher à la personne que j'étais et à ma famille, ma langue et ma culture.

Cela devient un peu difficile de trouver une continuité de ce qu'on est, surtout dans un environnement agressivement américain et menant la vie trépidante que nous menons ici.

Vous écrivez dans trois langues: malgache, français et anglais. Quelle influence a la langue malgache lorsque vous rédigez ? Y a-t-il une fonction particulière dévouée à chaque langue ou bien peut-on traiter tous les sujets indifféremment dans chaque langue ?

La langue malgache est ma première langue. Le français ma deuxième. Malheureusement, les publications de romans en malgache sont encore rares. Dans mon enfance et mon adolescence, les livres disponibles étaient surtout en français, et maîtriser le français était vu comme une condition sine qua non de réussite. J'ai la chance d'être allée dans une école où le malagasy était enseigné et j'écris bien le malagasy et le lis parfaitement, mais tragiquement je ne pense pas le maîtriser suffisamment pour écrire un livre original et de qualité.

J'y travaille cependant, en collectionnant les livres anciens écrits en malagasy et en les étudiant. Mais pour le moment, mes écrits en malgache ne sont pas destinés à la publication. Ils sont trop intimes.

Vivant en Amérique, j'ai décidé de ne pas me limiter au français, il y a toujours quand même un petit bagage colonial, à écrire dans cette langue, une

façon pour moi de m'en débarrasser a été de m'ouvrir à l'anglais, sans compter quand même que je vis ici depuis plus de dix ans déjà.

Vous êtes également activiste sur Internet en ayant pris part au développement de l'ONG Foko depuis 2007. Quelles sont les activités de Foko et de quelle partie vous occupez-vous ?

Foko est une toute petite entité, formée par quatre blogueurs (1) et rejointe par des activistes sur terrain. En six mois, nous avons pu organiser des ateliers sur deux provinces, anticipons l'ouverture d'autres ateliers sur une troisième province. Nous avons organisé les tout premiers concours de blogs (1) malagasy cette année et avons reçu beaucoup d'encouragements qui nous ont persuadé que la deuxième édition de ces concours sera encore plus réussie.

Nous avons couvert le cyclone Ivan, grâce à un blogueur que nous avons formé et qui a transmis vidéos et photos non disponibles dans les médias traditionnels, témoignant du peu de renseignements et de nouvelles concernant Madagascar sur l'Internet.

Nous avons également gagné une bourse « Rising Voices » (2) grâce à laquelle nous finançons ces ateliers. Cette bourse est mondiale et octroyée par une entité soutenue par l'université Harvard et la Knight Foundation. Nous avons également finalisé des accords avec des ONGs, telle que Fanamby, une ONG qui travaille au développement durable et la protection de l'environnement.

Chez Foko, nous nous sommes mis d'accord pour que tout le monde mette la main à la pâte. Il n'y a pas de hiérarchie, ni de fonction assignée. Néanmoins, je m'intéresse particulièrement aux problèmes de la femme a Madagascar et je saute sur les occasions de pouvoir améliorer la condition féminine là-bas.

D'ailleurs nous avons organisé le 8 Mars une lecture des Monologues du Vagin en langue malagasy. La traduction malagasy de ce manifeste féministe d'Eve Ensler est également disponibles en podcast (3) et en e-book (3). Les bénéfices sont reversés à une association oeuvrant contre la violence conjugale a Madagascar.

Quelles sont les défis auxquels les femmes malgaches sont confrontées au quotidien ?

Ma participation aux traductions des Monologues du Vagin en langue malagasy m'a poussée a entreprendre des recherches sur les conditions féminines a Madagascar et en particulier sur la violence conjugale. C'est une question assez mal comprise a Madagascar, où lorsque l'on parle de droit des femmes, beaucoup pensent que c'est une considération occidentale et que cela ne s'applique pas aux femmes malgaches, que nous sommes une société matriarcale, nos trois derniers souverains étaient des souveraines etc...

Cela occulte le fait qu'il est difficile pour une femme d'accéder à la propriété foncière a Madagascar, qu'il n'existe pas de lois contre la violence conjugale, que la société est souvent complice et culpabilise la femme battue, que les lois protégeant les femmes sont encore à renforcer, que la femme violentée est souvent prisonnière économique de son mari et n'a aucune alternative. Je pense que renforcer le statut économique de la femme serait le premier pas vers l'arrêt des violences contre les femmes.

Foko organise également des ateliers de formation aux blogs pour aider les malgaches à s'appropriier les nouvelles technologies, en particulier Internet. Dans quelle mesure Internet peut aider au développement de Madagascar et/ou améliorer le quotidien des Malgaches ?

Nos ateliers de blogging sont destinés à donner la parole aux Malagasy de la rue, dans un pays où traditionnellement seuls les puissants, les vieux, les riches et les « bien nés » sont écoutés.

C'est une prise de conscience du pouvoir du simple citoyen pour informer le monde, raconter son histoire et son opinion, laisser une marque dans la conversation globale, et donc un renforcement de soi, une échappatoire dans la dure réalité quotidienne.

Bloguer est aussi une fenêtre sur le monde pour ce simple citoyen : une acceptation des opinions différentes des siens, je pense notamment aux positions assez réactionnaires que l'on peut trouver à Madagascar concernant l'orientation sexuelle ou les préjugés concernant d'autres nationalités.

Le blogueur participant à nos ateliers s'émerveille de voir qu'il peut laisser un billet le matin, voir ce poste mentionné en anglais sur Global Voices online (2) le lendemain, et ensuite réaliser qu'il est traduit en Hindi, Bangladeshi, Chinois, Japonais durant la semaine qui vient.
Bloguer viole notre insularité.

Quels obstacles actuellement voyez-vous à ce développement ?

Enormément d'obstacles. Mais en premier lieu, la corruption.

Vous menez de front une carrière de cadre à la Banque Mondiale, un métier/occupation d'écrivain, la tenue d'un foyer, un cyber-activisme, avez-vous le temps pour d'autres hobbies ? Comment arrivez-vous à gérer tous ces domaines ?

J'adore le multitasking. Si je ne fais pas trois mille choses à la fois, j'ai l'impression de gaspiller mon temps. Il est assez difficile de tout gérer, surtout avec deux enfants en bas âge et mon mari qui voyage à l'international tous les mois. J'arrive à organiser mon emploi du temps autour de mes enfants et j'ai la chance d'un mari très compréhensif qui m'encourage et qui se fait volontaire pour garder les enfants quand les doigts me démangent d'écrire. J'aime jouer du piano classique, quoique je me retrouve plus souvent à jouer des comptines pour les enfants que du Chopin ces derniers temps. J'aime également prendre des photos et depuis quelque temps, je m'essaie à la décoration d'intérieur, un peu par nécessité d'ailleurs car les bricoleurs se font payer très cher dans ma ville, et j'habite une vieille maison où il y a toujours quelque chose à réparer.

- (1) Un blogueur est une personne qui tient un site Internet personnel, appelé blog. Ce site est fréquemment mis à jour.
- (2) Rising Voices est un projet initié par l'association GlobalVoices. Son but est de favoriser l'expression citoyenne des populations mondiales à travers Internet. <http://rising.globalvoicesonline.org/>
- (3) Un podcast est un enregistrement sonore que l'on peut écouter sur Internet. Un e-book est un livre que l'on trouve sur Internet. Pour plus d'information sur les podcasts du Monologue du vagin en langue malagasy, voir ce lien <http://www.zaza-vavy.org/extraits-de-podcasts/>

Vola RALAMBO

© Vola RALAMBO Mars 2008.

Toute reproduction interdite sans l'autorisation des ayants droit.